

Le tournant spatial: vue d'ensemble (provisoire)

Maria Hermínia Amado Laurel

Université d'Aveiro - ILC

Résumé: En ce moment où le "tournant spatial" semble séduire les chercheurs en études littéraires, il conviendrait sans doute de nous interroger sur les raisons d'être de ce mouvement qui, n'étant pas d'origine française à ses débuts (l'expression même de "spatial turn" est employée dès la fin des années 1990 par le géographe américain Edward W. Soja), a pourtant déjà acquis une place déterminante dans la pensée française contemporaine, engendrant, à son tour des directions de recherche reconnues, appuyées par une bibliographie théorique et méthodologique consistante (citons, bien que de façon réductrice, les noms de Kenneth White, de Bertrand Westphal, de Michel Collot ou d'Alain Milon). Par la suite, le moment est sans doute venu de nous attarder également sur quelques notions-clés de ce mouvement, afin de les situer dans les contextes respectifs. Il en va ainsi de notions comme "lieu", "territoire", "espace", "géographie", "paysage", parmi d'autres qui, tout en faisant appel à des apports interdisciplinaires, traversent les courants critiques qui s'intéressent à la problématique générale de l' "espace" en littérature actuellement.

Mots-cl s: tournant spatial, espace en littérature, tournant spatial et  tudes littéraires, géographie littéraire

Resumo: Neste tempo em que o *spatial turn* parece seduzir os investigadores em estudos literários, conv m seguramente interrogarmo-nos sobre as raz es de ser deste movimento que, n o sendo de origem francesa no seu in cio (a própria expressão de *spatial turn*   usada desde os finais dos anos 90 pelo geógrafo americano Edward W. Soja), adquiriu já um lugar determinante no pensamento francês contemporâneo, engendrando, por sua vez dire es de pesquisa reconhecidas, apoiadas por uma bibliografia teórica e metodológica consistente (citamos, ainda que de modo redutor, os nomes de Kenneth White, Bertrand Westphal, Michel Collot ou Alain Milon). Logo, é chegado o momento de nos determos de igual modo sobre algumas no es-chave deste movimento, para as situarmos nos contextos respetivos. É o que sucede com no es como "lugar", "território", "espaço", "geografia", "paisagem", entre outras que, ao mesmo tempo que se socorrem de

contributos interdisciplinares, atravessam correntes críticas que, atualmente, se interessam pela problemática geral do "espaço" em literatura.

Palavras-chave: *spatial turn*, espaço em literatura, *spatial turn* e estudos literários, geografia literária

Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr.

Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, 1963.

Seul devant les montagnes qu'il aperçoit lors de sa traversée de la passe de Khyber,¹ Nicolas Bouvier problématise à son insu le rapport de la littérature au monde, tout autant que le délinéament d'un espace littéraire.

À l'ombre du voyageur, je me proposerais d'énoncer la réflexion sur le tournant spatial autour de deux questions fondamentales, à savoir: comment la littérature fait-elle usage du monde (?), et comment les études littéraires font-elles usage du monde?

La première renvoie clairement à la problématique du rapport de l'homme au monde. Question philosophique transversale aux disciplines qui ont organisé historiquement les savoirs humains, elle suscite de nos jours l'attention croissante de l'écologie,² en lettres ou en sciences.³ Fondement de la géographie (science qui s'organise au début du XX^e siècle), ce rapport a été dit depuis toujours par les mots, par les mythes qui fondent la parole littéraire et qui donnent forme au texte. Dans *Espèces d'espaces* (1974) Georges Perec fait remonter la découverte du monde à ces portulans du XVI^e siècle, dont "l'évocation [d'après Clément Lévy] donne à voir très clairement à quel point le texte a investi la représentation du monde" (Lévy 2014: 41): "Décrire l'espace: le nommer, le tracer, comme ces faiseurs de portulans qui saturaient les côtes de noms de ports, de noms de caps, de noms de criques, jusqu'à ce que la terre finisse par ne plus être séparée de la mer que par un ruban continu de texte" (*apud* Lévy 2014: 41).⁴

Dire le rapport de l'homme au monde est ainsi devenu un thème transversal à la production littéraire. Les histoires de la littérature le confirment, qui associent des périodes littéraires à des choix thématiques et génériques privilégiés, dont le récit de voyage, à partir du XIX^e siècle. L'histoire de la critique également, et notamment de la critique comparatiste, d'après des approches "égocentrées" (dont l'imagologie) ou "géocentrées" (comme la géocritique).

Déjà la réponse à la deuxième question nous invite à nous interroger sur la vogue du tournant spatial, et à dégager les principales tendances de recherche proposées par ce changement de paradigme.

1. Les raisons d'être du tournant spatial

Le tournant spatial fut précédé, du point de vue de l'histoire de la critique, par le *tournant linguistique*, déterminé, à son tour, par les mouvements issus de la linguistique structurale en France entre les années 1960 et 1970. Michel Foucault, nom incontournable de ce tournant, fut également l'un des premiers à souligner le changement épistémologique que "l'époque de l'espace" allait déterminer au XX^e siècle, par rapport à la "grande hantise" du XIX^e: l'histoire (Foucault 1994: 752). Lors d'une conférence donnée au Cercle d'études architecturales à Paris le 14 mars, 1967, en pleine période structuraliste, Foucault soutient que "l'époque actuelle serait peut-être plutôt l'époque de l'espace. Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côte à côte, du dispersé" (*ibidem*). Ayant introduit à cette occasion la notion d'*hétérotopie* – "des emplacements absolument autres", des lieux hors de tous les lieux, bien que localisables –, par opposition aux *utopies*, et fait référence à "l'œuvre – immense – de Bachelard", et à son apport à l'étude de l'espace intérieur, Foucault s'est plutôt intéressé aux "descriptions des phénoménologues [qui] nous ont appris que nous ne vivons pas dans un espace homogène et vide, mais, au contraire, dans un espace qui est tout chargé de qualités, un espace qui est peut-être aussi hanté de fantôme; l'espace de notre perception première, celui de nos rêveries, celui de nos passions" (*idem*: 754).

Pourtant, l'espace intime n'est pas l'espace qui intéresse le tournant spatial contemporain. La dimension hétérotopique foucauldienne est interrogée par la notion de *thirdspace* (Soja 1996), pour dire la "spatialité de la vie humaine" dans sa dimension transdisciplinaire; Michel Collot, à son tour, récupère la formule de Soja pour dire l'espace où se situe la littérature: un "tiers-espace" entre le réel et la fiction (Collot 2014: 89).

Clément Lévy et Bertrand Westphal reviennent sur la question de la référentialité dans une publication bilingue récente, *La géocritique: état des lieux/ Geocriticism: a Survey* (2014). Quatorze ans révolus sur la création du néologisme "géocritique" par Westphal, les auteurs portent un regard critique rétrospectif sur les années de la "textolâtrie" (Thomas Pavel), l'attitude qui avait dominé le "long règne du structuralisme – un règne sans partage, notamment en France", estimant que, au début des années 2000, "les temps étaient mûrs pour réintroduire dans les études littéraires la question du référent". Pour Lévy et Westphal, "le 'hors-texte' est indissolublement lié au texte" et les approches méthodologiques littéraires contemporaines ne sauraient éluder cette réalité (Lévy/Westphal 2014: 2). L'aptitude de la littérature à dire le réel ne fait pas de doute pour Westphal: "Well, after all, why should not literature have something to tell us about the world? Oh, not directly, maybe, but through the study of how fiction is able to represent the referential world – if we admit that such a one-sided model world exists" (Westphal 2014: 187).

Ce renouveau d'intérêt est préparé par la spatialisation progressive de quelques disciplines qui avaient développé un dialogue interdisciplinaire déjà ancien avec les études littéraires, dont l'histoire,⁵ la philosophie et la géographie.

Michel Collot (2014)⁶ étudie le trajet historique de cette tendance au long du vingtième siècle. À commencer par l'histoire, avec les travaux de Fernand Braudel et de l'Ecole des Annales concernant l'inscription dans la "longue" durée des phénomènes temporels et spatiaux, la philosophie, avec les travaux de Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty (en conséquence de la réévaluation de la dimension spatiale par la phénoménologie, qui met l'accent sur "une conscience engagée par son corps dans la chair du monde" (Collot 2014: 18)), noms auxquels il faudrait ajouter ceux de Henri Lefebvre (dont le livre *La*

production de l'espace (1991) fut considéré par E. Soja comme le livre le plus important sur la spatialité humaine et l'imagination spatiale⁷), Michel de Certeau, qui identifie les “récits d'espace”, Deleuze et Guattari (leur projet d'une *géosophie*, à laquelle reviendra Milon (2012; 2014)) ou Jean-Luc Nancy (et son concept de la “pensée en acte”), et la géographie. La spatialisation de cette discipline l'ouvre aux dimensions sociales, économiques, culturelles qui accompagnent l'étude des espaces physiques; elle s'intéresse à l'espace comme “un espace perçu”, “un espace vécu”, dont la dimension humaine est accentuée par l'attention à la littérature, envisagée soit comme document qui permet de “compléter des connaissances”, soit comme source d'arguments “pour intégrer les dimensions subjectives et culturelles des phénomènes géographiques” (Collot 2014: 22). La dimension imaginative de la description du monde ouvre ainsi la géographie à l'espace de la littérature. De nouveaux horizons de recherche rapprochent ces deux domaines dès les années 1990, où des corpus littéraires soutiennent des thèses en géographie. Un profond changement de paradigme que celles de François Béguin, *La construction des horizons: nature, lieux, paysages dans la littérature et la géographie* (1991) et de Marc Brosseau, *Des romans-géographes* (1992) illustrent (*idem*: 24).

En conséquence de ce changement progressif de paradigme dans les études littéraires, qui engendre, à son tour, un nombre considérable de colloques et de publications où le retour au réel prôné par le tournant spatial est souligné, nous concluons avec Michel Collot, que la géographie s'intéresse de plus en plus à la littérature, qu'elle y trouve “la meilleure expression de la relation concrète affective et symbolique qui unit l'homme aux lieux, et que les littéraires se montrent de leur côté de plus en plus attentifs aux espaces où se déploie la littérature”.⁸ Effectivement, de nos jours, de nouveaux dialogues interdisciplinaires s'établissent entre ces domaines et les études littéraires, dessinant de nouveaux territoires de recherche.

2. Quelques nouveaux territoires de recherche

La *mutation épistémologique générale* à laquelle nous assistons engage plusieurs voies de recherche dans le domaine de ce qu'il est convenu d'appeler la “géographie

littéraire”. Westphal en énonce les principales, dictées par cette *sortie de la littérature dans le monde*: “Why should a story be incompatible with tangibility? Those are questions that are likely to arise every time literature goes out into the wide world, and especially into the world of space, time and environment, whether through an ecocritical, a geopoetical or a geocritical focus” (Westphal 2014: 187).

Pour Michel Collot, le fondateur de la “géographie littéraire” contemporaine,⁹ faisant le bilan des différentes approches contemporaines de l’espace et de l’écriture, il y dégage deux grandes tendances: l’étude de “l’inscription de la littérature dans l’espace” (une orientation qui “se rapproche de la géographie”), et l’étude “de l’espace dans la littérature”, des “représentations de l’espace dans les textes” (Collot 2014: 59), orientation qui se rapproche “de la critique littéraire et de la poétique” (*idem*: 57). Pour Collot, les études qui en découlent convoquent actuellement trois types d’approches - “de type géographique”, “géocritique” et “géopoétique”; des approches qui rejoignent, globalement, les tendances citées par Westphal.

Cartographier la littérature (démarche que Collot rapproche d’“une certaine mode du *mapping*, qui affecte beaucoup de sciences humaines et sociales”, Westphal faisant référence, à son tour, à la mode du “cartographical turn” (Westphal 2014: 188)) constitue l’une des applications possibles des méthodes géographiques aux études littéraires: la cartographie vise à redéfinir les “aires géographiques où se déploie la littérature” et à “réhabiliter sa portée référentielle” (Collot 2014: 59).

Objets d’une polémique généralisée,¹⁰ les contributions de Franco Moretti à de nouvelles approches de l’histoire littéraire par la géographie qui incident sur la circulation temporelle et spatiale des œuvres dans *l’atlas* du monde littéraire, seraient à situer dans ce cadre. L’auteur présente son projet dans son *Atlas du roman européen* (1997), dont l’objectif est de progresser “vers une géographie de la littérature” un projet pour lequel la dimension historique se révélera déterminante: “Je ne m’attendais pas du tout à ce que la logique de l’analyse géographique m’ouvrit les portes du “territoire de l’historien”” (Moretti 2000: 11). Le programme de Moretti, articulé autour du vocabulaire technique de la géographie, “graphes”, “cartes”, “arbres”, vise, d’après Laurent Jeanpierre, l’auteur de l’introduction à ce

livre à “ouvrir les textes à leurs contextes, sans pour autant en revenir à des approches externalistes du fait littéraire”: quelles soient marxistes, issues de la tradition historique, psychologique ou biographique (Moretti 2008: 6).

En plein discours sur la mondialisation, au début des années 2000 (précédé de son projet d'*atlas*, au tournant des années 1990), le projet de Moretti s'encadre dans les études mondiales de la littérature, un des domaines de l'élargissement du cadre spatial de ces études en termes géographiques. Ne souhaitant pas étendre le corpus de la littérature comparée à une échelle planétaire, Moretti s'interrogeait “sur les conditions mêmes de cette extension, sur les impensés de la critique occidentale, même comparatiste, autrement dit sur les opérations d'exclusion et de sélection produites par la circulation littéraire mondiale préalablement à tout acte de lecture et à toute analyse” (*idem*: 8). Ainsi s'explique pour l'auteur le besoin de lire à distance, c'est-à-dire, de *donner à voir* la circulation de la production littéraire, davantage que de continuer la tradition théorique (de la *French Theory*) ou herméneutique (allemande) de la lecture rapprochée des textes (issus de l'hégémonie de la culture occidentale, eurocentrée). Moretti est ainsi porté à situer les notions de *frontière* et de *territoire* de la littérature au centre de sa réflexion, de même qu'à s'intéresser aux lois de la *survie littéraire*¹¹: s'interroger sur les raisons pour lesquelles certaines œuvres demeurent en vie au long de plusieurs décennies, des siècles après leur publication et sont lues “à plusieurs milliers de Km de leur origine” et d'autres pas. Le travail de Moretti se situe donc à l'intersection des effets du temps sur la vie des œuvres littéraires, et sur les nouveaux espaces que celles-ci parcourent, tout en dessinant de nouvelles cartes; il suggère de nouvelles alliances interdisciplinaires dans les études littéraires, issues des champs des sciences sociales et des sciences naturelles, dont l'histoire quantitative, la géographie, la biologie (particulièrement les théories néo-darwiniennes de l'évolution) (*idem*: 14) qui définissent, pour lui, l'écosystème de la littérature, avec lequel interagissent l'écosystème économique et social, pour former de nouveaux territoires littéraires.

Plusieurs projets universitaires se développent aujourd'hui autour des problématiques posées par l'approche géographique (ou géo-centrées des études

littéraires).¹² Or, face à la nature fictionnelle de la littérature, l'une des principales questions posées à cette approche du fait littéraire est celle de savoir comment cartographier ou élaborer un atlas de mondes imaginaires, constitué de référents non repérables sur une carte géographique.¹³ Westphal s'interroge devant l'attrait pour ces études: "It is as if literature might be considered as a whole mapping process in what somebody called " the cartographical turn" (Westphal 2014: 188). "What would *literarity* (as *literaturnost'*, or *littérarité*) mean, then? The fact, I guess, of expressing and mapping some of the possibilities (*possibles*) and, at the same time, to keep all the other ones open – because there is no such thing as a global map", poursuit Westphal, pour conclure: "Maps are monological; they convey their own truth" (*idem*: 191).

La cartographie peut sans doute convenir à la localisation de quelques référents : elle est largement utilisée dans des contextes de tourisme littéraire, géoréférentiés, mais difficilement aux espaces imaginaires, à ceux qui résultent de la déformation/transformation volontaires de lieux par les écrivains. Comment dire les *non-lieux* de la contemporanéité, que Marc Augé identifiait parmi les espaces anonymes qui font notre quotidien (Augé 1992)? Comment dire la déréalisation du réel postmoderne sur une carte? Que faire des endroits inventés de toutes pièces, les seuls *vrais* pour la littérature? Impossible de les localiser sur une carte, ces espaces qui déjouent les personnages mêmes qui les ont, un jour, "habités": c'était la recherche frustrante de Robinson, au retour de son île, qui s'acharnait tous les soirs devant une carte sans jamais pouvoir l'y localiser, dans le conte de Michel Tournier "La fin de Robinson Crusoé". L'espace introuvable des cartes séduit les écrivains. Nicolas Bouvier devant "la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans" se laissait emporter vers autant de mondes imaginaires que ceux qu'éveillaient en lui des nominations exotiques (Bouvier 1963: 12); Joseph Conrad enfant s'avouait lui, fasciné par "les blancs de la carte" (*apud* Lévy 2014: 39). C'est effectivement *au-delà* de la carte que naît l'espace de la littérature.

Le rapport des cartes au monde est devenu problématique à la naissance de la modernité même. Un cas exemplaire de cet écart est sans doute fourni par une situation historique concrète, celle qui a mené au traité de Tordesillas, signé le 7 juillet 1494, visant

au partage du monde connu, mais aussi inconnu, entre les deux puissances maritimes majeures à l'époque, le Portugal et l'Espagne. À la dérive du Méridien sur les cartes de l'époque correspond la mobilité de la ligne qui démarquait les territoires tout autant que l'attribution de *mondes possibles* à des cartes qui soupçonnaient de leur existence sans pouvoir toutefois les localiser. Réduisant le monde à leur échelle, ces cartes répondaient alors aux besoins politiques des deux puissances. Cet exemple suffit à nous faire comprendre que la carte n'est pas la copie du monde, mais au contraire, que le monde est la copie de ce que la carte rend vraisemblable.

Un *regard critique sur l'espace* surgit sous la plume du philosophe Alain Milon (2011), qui développe le concept de *cartes incertaines*, de filiation mallarméenne, à l'appui de la géophilosophie de Deleuze et Guattari et "*du dernier Merleau-Ponty*". D'après "un contrat de lecture anti-cartésien et anti-newtonien", analysé par Thomas Vercruysse (2013) dans le compte rendu de ce livre qu'il signe pour l'atelier *Fabula*, inspiré du titre foulcaldien "Ceci n'est pas une pipe", la réflexion de Milon sur la cartographie littéraire implique la reconnaissance du changement du paradigme "qui ressortit à la modernité artistique en tant que retrait de la *mimesis* au profit de la *poiesis*". C'est donc contre "la tentation de l'analogie" que se prononce Milon, pour qui "la lecture du monde [...] n'est pas dans la recherche de fidélité entre l'espace et la carte, mais dans le questionnement de cette démarche". L'objectif de son livre est d'aborder "la lente immersion dans l'*imaginaire* que les cartes inconnues et incertaines dévoilent", à partir d'une conception de territoire qui dépasse celle de sa seule "étendue". Pour Milon, "la véritable nature [du territoire] tient au fait qu'il est d'abord une lecture psychologique avant d'être une perception spatiale, ce que la tradition antique appelle l'*esprit des lieux*" (Milon 2012: 15) et les cartes, soumises à des finalités analogiques, dans la mesure où elles établissent des contours délimités, fixes, aux espaces qu'elles sont censées représenter, "stérilisent les lieux qu'elles décrivent" (*idem*: 16).

C'est pourquoi, pour le philosophe, davantage que délimiter une étendue factuelle, la carte se révèle le lieu de "la recherche d'une distance intérieure, sorte de modulation de l'existence", comme "l'expression d'un tracé en perpétuelle métamorphose, un tracé qui

interroge autant la question du parcours, de l'itinéraire, du périmètre, de la frontière que celle de la fêlure, du plissement, du flottement et du contour". Pour Milon, "interroger la carte" signifie "se demander s'il est possible de mesurer l'imaginaire" (*idem*: 17), rejoignant ainsi le désir mallarméen de "libérer notre imaginaire du poids de l'analogie" et évoquant Blanchot (*L'attente l'oubli*), pour considérer que "les cartes inconnues nous offrent l'occasion de marcher immobile à l'intérieur du mouvement comme pour nous dire que les points de fixation que la géométrie spatiale dessine sont d'abord des points de fiction que la géométrie poétique invente" (*idem*: 18).

Face aux insuffisances de l'approche cartographique du texte littéraire les critiques s'accordent sur l'édification d'une "géographie véritablement littéraire", qui envisage la possibilité d'un "imaginaire géographique",¹⁴ fondée sur une lecture "de près" du texte, "pour découvrir son *paysage*¹⁵ [...]. Et cela, c'est la tâche d'une approche géocritique" pour Michel Collot (Collot 2014: 85).

La géocritique s'affirme de nos jours comme l'une des directions de recherche les plus fructueuses dans le cadre du tournant spatial.¹⁶

L'intérêt croissant envers des études qui mettent en regard la littérature et l'espace est rehaussé par Robert Tally Jr., qui énonce le nouveau champ d'études - "spatial literary studies" - dans une publication de référence, *Spatiality* (2013). Pour Tally Jr., "The recent spatial turn in literary and cultural studies has generated a great deal of interest in the relations among space, place, mapping, and literature" (Tally Jr. 2014 : 9), à l'heure où la post-théorie ne saurait pourtant écarter l'héritage des noms de référence de la *French Theory*,¹⁷ comme ceux de Saussure, Lévi-Strauss, Lacan, Althusser, Barthes, Foucault, Deleuze, Derrida, Kristeva, Irigaray, Bourdieu, Badiou, que Tally Jr. cite (Tally Jr. 2014: 8). Pour Lévy et Westphal, à leur tour, la géocritique s'affirme à une époque où les grands courants de pensée, visant à l'unité globalisante ("a(d)- gressive"), se sont révélés impuissants pour dire "l'environnement mouvant et *trans-gressif*", postmoderne, que Gianni Vattimo a compris à l'appui d'une *pensée faible*¹⁸ (Lévy, Westphal, 2014: 2).

L'auteur de "Words Making Worlds. Literature, the Arts and Maps" synthétise la pertinence de cette méthodologie à la lumière de la "transgressivité" qui caractérise notre

condition d'êtres humains - "literary beings" (Westphal 2014: 188), tout autant que "intrinsically spatial beings" (Soja 1996: 1) – et celle de ses différentes formes de représentation spatiale, littéraire ou autres. Citant Kenneth White, Westphal partage la conclusion du poète : "Ce qui compte, c'est de chercher, d'explorer : explorer l'être, non pas définir un état" : "That is what I call 'transgressivity' in my geocritical approach – the fact that all appears to be continually moving on and that we only can catch a glimpse of reality, for a short while, modestly, as the *flâneurs* we all are, *volens nolens*, whether we like it or not" (Westphal 2014: 188). Pourtant, tel que le rappelle Westphal, le changement de paradigme introduit dans les études littéraires par les perspectives d'approche géocentrées et interdisciplinaires n'est pas allé de soi dans le cadre institutionnel universitaire français: "la géopoétique telle que la pratiquait et la pratique toujours Kenneth White constituait une limite à ne pas franchir"; le "caractère littéraire" des travaux de ceux qui, comme Marc Brosseau ou lui-même inauguraient le champ interdisciplinaire entre géographie et littérature dans les "années quatre-vingt-dix" était interpellé; et si aujourd'hui, la géocritique est acceptée, "d'autres approches littéraires du phénomène géographique" ont tardé à être reconnues, comme la "géographie littéraire" introduite par Collot ou, plus récemment l'écocritique, dont l'origine remonte aux "années quatre-vingts en Amérique du Nord" (Westphal 2014a: 30).

Le concours de plusieurs disciplines à l'étude de l'espace est défendu par les critiques: Westphal lui-même renforce cette perspective dans un livre publié en 2011, *Le monde plausible, le monde moderne*¹⁹ construit à partir de ses multiples décentrement d'après une approche affranchie de perspectives euro-centrées et de leurs complexes d'*omphalos* (Westphal 2011: 247), un monde à la "démésure", et à l'"im-mensité" duquel nulle carte ni des visions critiques monodisciplinaires ne sauraient répondre (*ibidem*). Le besoin d'"indiscipline" se fait sentir pour Westphal dans ces études: "Etudier l'espace, sous un angle littéraire, ou sous quelque autre angle que ce soit, suppose le décloisonnement des connaissances. La littérature est convoquée, mais avec elle la géographie, la philosophie, l'histoire, l'urbanisme, et bien d'autres" (Westphal 2014a: 31).

L'application de la méthodologie géocritique à l'étude des espaces dans l'œuvre de quatre écrivains contemporains (Calvino, Echenoz, Pynchon et Ransmayr), a été développée par Clément Lévy, qui en synthétise les trois démarches critiques principales. Par la première – la *multifocalisation* –, la géocritique “permet d'envisager les rapports entre le référent et sa représentation selon des perspectives plurielles qui seront celles des personnages selon leurs différentes appartenances, celles des auteurs, des narrateurs, quand ils sont identifiés par un lieu d'origine, et pourquoi pas celle du lecteur”; par la seconde - la *polysensorialité* –, “la géocritique est parfaitement adaptée à la représentation littéraire qui fait imaginer au lecteur des sensations visuelles, haptiques, auditives, olfactives et gustatives”; finalement, “comme elle propose une vision stratigraphique, la géocritique permet d'étudier dans leur profondeur les quatre dimensions de l'espace et du temps que reconstruit chaque récit de fiction, ainsi que la référence à l'histoire que convoque chaque mention d'un lieu dans un texte littéraire” (Lévy 2014: 22).

L'un des domaines vers lesquels tendent les études de géographie littéraire, et en particulier, la géocritique, est celui de l'écologie, tel que Clément Lévy (2014) ou Bertrand Westphal (Lévy; Westphal 2014) le soulignent. Bien qu'il n'approfondisse pas le thème dans son livre *Territoires postmodernes: Géocritique de Calvino, Echenoz, Pynchon et Ransmayr*, Lévy envisage le nouveau champ d'études dans le prolongement attendu de la géocritique. Effectivement, des études géocritiques ne sauraient ignorer que “l'humanité a transformé son écosystème de façon radicale”; le rapport de l'homme au monde se donne à voir aussi par le biais de son action sur ses ressources naturelles et sur les effets que celle-ci détermine sur “l'avenir de l'environnement”. Par ce prolongement d'études, la géocritique rejoint la portée humaniste de l'écologie, et peut ouvrir de nouvelles voies aux études littéraires (Lévy 2014: 265).

Cette perspective s'affirme sous la plume d'autres critiques contemporains dans le cadre d'une éthique littéraire. C'est le cas de l'américaniste Alain Suberchicot, l'auteur de *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée* (2012), que Westphal considère avoir introduit ce domaine d'études en France. D'après son concept d'une “éthique de la dignité”, pour Suberchicot, “la force de la littérature à vocation

environnementale sera donc toujours de l'ordre d'une prise en compte des questions d'équité" (*apud* Westphal 2014: 187). Point de vue partagé par Westphal: "Equity, yes, which appears to be quite a threatened keyword on the surface of our ever more globalizing planet. Literature is no more bound to be a simple vehicle of some "jolinesses poétiques", poetic prettiness, things of beauty – even if they remain a joy forever, a joy we desperately need, as much as in Keats's time. But literature is no more circumscribed to the realm of aesthetics or to patterns of pure form, the ones the structuralist school explored in such a systematic way in defense of the textuality of the text. Literature has got to be part of an ethical issue" (*ibidem*).

C'est ce regard critique que Michel Collot lance sur les rapports entre géographie et littérature dans son livre *Pour une géographie littéraire* (2014), qu'il estime nécessaires à la lumière non seulement de la production littéraire contemporaine, mais dans leur application à d'autres domaines de la vie actuelle. Des applications qu'il avait illustrées dans un ouvrage précédent, *La Pensée-paysage* (2011), selon une démarche qui convoquait le regard du littéraire, du géographe, du philosophe, de l'ingénieur et de l'urbaniste. Pour Collot, "une géographie littéraire bien comprise doit associer la défense et illustration des liens que chaque littérature entretient avec un territoire, indissociablement géographique et culturel, et son ouverture au monde. C'est une manière de résister à une mondialisation uniformisante et de préserver la diversité culturelle" (Collot 2014: 68). Par son concept de *pensée-paysage*, qu'il allie à la conscience écologique contemporaine, dans le but de restaurer "l'ancienne alliance entre l'être humain et son environnement" (Collot 2011: 13) et tout en considérant le paysage comme "un enjeu stratégique", Collot propose un modèle pour l'invention d'un nouveau type de rationalité": énoncée en apposition dès le titre du volume, en recourant à un usage syntaxique propre à la poésie, la *pensée-paysage* suggère que "le paysage donne à penser, et que la pensée se déploie comme un paysage" (*idem*: 12). Pour Collot, le paysage est "le résultat de l'interaction entre un site, sa perception et sa représentation", un "phénomène, qui n'est ni une pure représentation ni une simple présence, mais le produit de la rencontre entre le monde et un point de vue": "c'est le regard qui transforme le site en paysage". D'après une approche phénoménologique (qui

évoque surtout Merleau-Ponty, et qui se prolonge dans l'écologie et éthologie), Collot souhaite instaurer entre des concepts qu'il aurait désiré "affranchir du dualisme invétéré de la pensée occidentale", comme *sens* et *sensible*; *visible* et *invisible*; *sujet* et *objet*; *pensée* et *étendue*; *esprit*, *corps*; *nature*, *culture*, une "interaction" qui nous invite à les penser autrement (*idem*: 18). Des notions sous-jacentes à la "pensée-paysage" visent à établir une troisième dimension du paysage, qui veut que le spectateur "s'éprouve comme partie prenante d'une totalité qui l'englobe" (*idem*: 180-181). Y participent la notion d'*horizon*, qui ne signifie pas pour Collot "la clôture définitive entre la terre, l'homme et le ciel d'un paysage", mais qui "donne un contour [...] provisoire, toujours susceptible d'être déplacé" renforçant la "relation mouvante entre le proche et le lointain, le visible et l'invisible, le déterminé et l'indéterminé qui fait la vie même de tout paysage" (*idem*: 181), devant le "déploiement mobile et multifocal de l'espace" (*idem*: 152) que Collot localise dans la littérature, le cinéma et la peinture, ou la notion d'*image-émotion*, qui accentue la subjectivité des prises de vue et l'espacement du sujet dans le mouvement d'une émotion qui l'"arrache à la sphère d'une intériorité et d'une identité closes sur elles-mêmes, pour l'ouvrir au monde auquel il s'identifie" (*idem*: 155), et dont il est invité à faire l'expérience.²⁰ Ce livre (et très particulièrement le chapitre intitulé "Le paysagiste, architecte et jardinier de l'horizon") ouvre la réflexion sur le paysage à la pensée écologique : un paysage est l'objet d'une vue d'ensemble, tout autant qu'il est le fruit du respect envers les écosystèmes qui le forment et qui vivent harmonieusement. La notion de paysage relève ainsi pour Collot du domaine de la culture : un projet de réconciliation entre l'homme et son environnement lui est sous-jacent, qui pourrait éviter des solutions urbanistes paysagères qui ont souvent conduit à la création de *non-lieux* en banlieues urbaines (Marc Augé).

Vers la notion de "géographie littéraire" convergent des présupposés de la géocritique, attentive à ce qui relie l'homme à l'espace, et de la géographie humaine, particulièrement sensible à la problématique écologique. Or l'attention envers "une certaine continuité entre l'expérience du monde et celle du langage" (Collot 2014: 106), en particulier du langage poétique, est l'objet de la réflexion menée par la géopoétique, expression associée depuis le tournant des années 1970 au nom de Kenneth White, mais

introduite par J.-L. Tissier, lecteur de Gracq (le géographe L. Poirier), tel que Collot le rappelle (*idem*: 22). Tout en traçant l'évolution de cette théorie de la création littéraire, Collot considère la géopoétique whitienne - une "géographie de l'esprit" (*idem*: 114) - comme une "nouvelle attitude poétique, largement intellectuelle, voire morale et spirituelle" (*idem*: 106).²¹ Fortement ancrée sur la communion entre l'homme et les espaces géographiques environnants, cette théorie est configurée par White en héritage de Mallarmé, et dans le sillage de sa lecture de Blanchot, Levinas et Foucault (lecteur de Blanchot, dans *La Pensée du dehors*) à un moment où la perception d'une "fin-de-monde" et de "disparition du sujet" interrogent le poète sur la possibilité "d'entrevoir [...] un *autre* monde, de concevoir la *transformation* du sujet dans un contexte moins définitivement neutralisé" (White 1987: 62-67); la poursuite de la création d'un "espace littéraire" par le poète de *L'Esprit nomade* cherche à répondre à l'"écoute poétique de la nature" proposée par le physicien Ilya Prigogine et le philosophe des sciences Isabelle Stengers (*idem*: 67). Le projet de White, largement interdisciplinaire, vise "à la création d'un 'nouvel espace culturel' qui embrasserait les arts, la philosophie et les sciences, notamment celles de la nature et de la vie" fondé sur la quête d'unité entre l'homme et le monde (Collot 2014 : 115), se rapprochant de la filiation phénoménologique de la conscience comme "être au monde", et de Deleuze et Guattari dans leur notion d'écosophie (comme une géo-sophie) (*idem*: 116).

La vogue de l'étude spatiale de la littérature est là. Revenons à nos questions de départ.

La réhabilitation du référent invite à repenser la notion d'espace en littérature, ce à quoi cherchent à répondre les méthodologies critiques objets de notre réflexion, constituant les études de géographie littéraire, et ce à quoi l'œuvre de tant d'écrivains, contemporains (Perec, Butor, Calvino, Bouvier, Echenoz, Modiano, parmi tant d'autres) ou pas (Balzac, Jules Verne, Ramuz, Torga, Namora et combien d'autres) fait appel, pour une revisitation susceptible de changer nos habitudes de lecture, devenues nécessairement interdisciplinaires. Si le retour au réel semble manifeste dans la littérature (et, très particulièrement, dans la littérature contemporaine, à une époque où la perception du

temps et de l'espace est bouleversée en raison de circonstances géopolitiques ou sociales ou d'outils technologiques largement diffusés et appréciés qui construisent des mobilités sédentaires et immédiates dans des réseaux de communication universels, et encore des simulations d'où émergent des "mondes possibles", des mondes "autres", à la charnière entre le virtuel et le réel, dans le triomphe de l'intermédialité), les nouvelles directions de recherche nous conviennent surtout à repenser les "interactions entre espaces humains et littérature", tel que Westphal le soulignait dans une publication qui ouvrait déjà la voie à un avenir prometteur pour la géocritique, *La géocritique, mode d'emploi*, (Westphal 2000: 17). Cependant, les critiques s'accordent sur le "danger de l'analogie" que ce retour peut rendre alléchant de même que sur le risque de dispersion auquel peut conduire la séduction interdisciplinaire. Il conviendrait alors de revisiter certaines notions théoriques que la période où rien n'existait que le "texte" nous a léguées, et que nos enseignements littéraires ne sauraient négliger. C'est ce qu'a fait Clément Lévy, à la clôture de son étude géocritique citée, reprenant la notion barthésienne du texte comme "tissu":

Le texte est un réseau par lequel transitent les informations extraites de son sujet et transmises au lecteur. C'est donc une fenêtre ouverte sur le monde, mais cette fenêtre est tendue d'un voile plus ou moins translucide, par lequel l'auteur manifeste ses choix : il rend invisibles certaines parties du référent, ou met en valeur les éléments qu'il décrit. Et le texte est ainsi une membrane qui sépare le réel référentiel du lecteur et le filtre afin d'en donner une représentation partielle : le texte est une interface. (Lévy 2014 : 253)

Le rapport médiatisé de la littérature au réel est souligné par Westphal: "Like Phileas Fogg, you probably have to take some distance from the surface of the events to be able to do so. Literature's, like all the arts' place, is somewhere in-between the surface of the earth and the ether, where you only could float without keeping any contact with the hypothetical real world. This very special place is where the arts are involved with tangibility (Westphal 2014: 190). De même conviendrait-il de lire le fondateur de la géocritique à propos des *limites*²² de l'interdisciplinarité: "Oui, les espaces littéraires appellent l'indiscipline. Leur étude aussi. Pour rester opératoire, on acceptera simplement que cette indiscipline prenne la forme d'une interdiscipline bien tempérée" (Westphal 2014a: 31).

La langue littéraire naît pour l'écrivain de son interrogation devant le monde. Elle éclot dans cet espace-temps où " le monde [nous] traverse [...] puis se retire ".

Bibliographie

Augé, Marc (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Cabral, Maria de Jesus/ Laurel, Maria Hermínia/ Schuerewegen, Franc (2014), *Lire de près, de loin: Close vs distant reading*, Paris, Classiques Garnier.

Collot, Michel (2011), *La pensée-paysage : philosophie, arts, littérature*, Paris, Actes Sud/ENSP.

-- (2014), *Pour une géographie littéraire*, Paris, Corti.

Cusset, François (2003), *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte.

Foucault, Michel (1994), "Des espaces autres", in Foucault, Michel, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, t. IV: 752-762.

Glotfeldy, Cheryll (1996), "Introduction", in *The Ecocriticism Reader*, Athens (Ga.), London, University of Georgia Press.

Guedes, M. Justo (1989), *O Descobrimento do Brasil*, Prefácio de Luís Albuquerque, Lisboa, Vega.

Hubbard, Phil (dir.) (2005), *Thinking Geographically*, London, New York, Continuum, [2002].

Lévy, Clément (2014), *Territoires postmodernes : Géocritique de Calvino, Echenoz, Pynchon et Ransmayr*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Lévy, Clément/ Westphal, Bertrand (éds.) (2014), *La géocritique: état des lieux/ Geocriticism: a Survey*, Limoges, PULIM.

Milon, Alain (2012), *Cartes incertaines: regard critique sur l'espace*, Paris, Encre Marine.

Milon, Alain (2014), *Pour une critique de la raison écologique : Le plan de nature*, Strasbourg, Circé.

Moretti, Franco (2000), *Atlas du roman européen : 1800-1900*, Paris. Seuil [1997].

-- (2008), *Graphes, cartes et arbres: modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les Prairies ordinaires.

Perec, Georges (1997), *Espèces d'espaces* (1974), Paris, Galilée.

Puyo, Jean-Yves/ Dupuy, Lionel (dir.) (2015), *L'imaginaire géographique. Entre géographie, langue et littérature*, Presse de l'Université de Pau et des pays de l'Adour, collection "Spatialités".

Soja, Edward (1989), *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres, Verso.

-- (1996), *Thirdspace: Journeys to Los Angeles and other real-and-imagined places*, Oxford, Blackwell.

Suberchicot, Alain (2012), *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Champion, coll. Unichamp-Essentiel.

Tally Jr, Robert (2013), *Spatiality*, London, Routledge.

-- (2014), "Geocriticism in the Middle of Things: Place, *Peripeteia*, and the Prospects of Comparative Literature", in Lévy, Westphal (éds.) *La géocritique: état des lieux/ Geocriticism: a Survey*, Limoges, PULIM: 6-15.

Vercruysse, Thomas (2013), " 'Ceci n'est pas une carte': Alain Milon contre la tyrannie de l'analogie", <http://www.fabula.org/acta/document8261.php> [novembre 2014].

Westphal, Bertrand (éd.) (2000), *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, coll. "Espaces humains".

-- (2007), *La Géocritique: réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit.

-- (2011), *Le Monde plausible : espace, lieu, carte*, Paris, Éditions de Minuit.

-- (2014), "Words Making Worlds. Literature, the Arts and Maps", in Lévy, Westphal, 2014 (éds.), *La géocritique: état des lieux/ Geocriticism: a Survey*, Limoges, PULIM: 185-192.

-- (2014a), "Approche indisciplinée des espaces littéraires", in Laurel/ Silva (dir.), *Revista da Universidade de Aveiro-Letras*, n° 2 (II Série), 2013-2014: 23-32. Numéro paru au mois d'avril 2015.

White, Kenneth (1987), *L'Esprit nomade*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle.

Maria Hermínia Amado Laurel est professeur titulaire de Littérature française à l'Universidade de Aveiro. Elle a dirigé l'Association Portugaise de Littérature Comparée (2010-2013); avec d'autres collègues, elle a fondé l' Association Portugaise d'Études Françaises, qu'elle a dirigé entre (2006-2010), a créé et dirigé la revue *Carnets*, revue électronique d'études françaises (APEF- 2009-2013); elle publie sur des auteurs de langue française (siècles XIX-XXI), notamment romands, et sur l' enseignement de la littérature (aspects historiques, politiques et institutionnels) chez plusieurs éditeurs et dans plusieurs revues littéraires (*Documents*, *Classiques Garnier*, *Le Manuscrit*, *Dedalus*, *Intercâmbio*, *Cadernos de Literatura Comparada*) entre autres; elle est membre du comité scientifique de la revue *Çédille* et de la collection "Exotopies" (*Le Manuscrit*); elle est membre fondateur du groupe de recherche européen "Lire en Europe Aujourd'hui" (2009-2012); elle est membre du groupe de recherche européen T3AxEL (coord. Universidade de Zaragoza). Elle a dirigé la publication de "Espaço(s) literários", *Revista da Universidade de Aveiro-Letras*, nº 2, 2015.

NOTES

¹ Nicolas Bouvier entreprend le voyage à l'origine de *L'usage du monde* (de Suisse à l'île de Ceylan) entre 1953 et 1955. Le livre paraît dix ans révolus sur cette expérience déterminante pour sa formation humaine et en tant qu'écrivain.

² Citons à propos Milon (2014).

³ Pour reprendre la division des domaines du savoir qui régit encore l'organisation des formations universitaires. Aux frontières poreuses, cette répartition se montre de plus en plus désuète, face à la nécessité de connaissances interdisciplinaires que demande le monde contemporain. Introduite par E. Fish, dans l'article "La difficulté d'être interdisciplinaire" (1988), l'interdisciplinarité se trouve au cœur de la réflexion

des études sur l'espace. Cf. *LHT*, n° 8 (mai 2011), "Le partage des disciplines": <http://www.fabula.org/lht/8/> [adresse confirmée en janvier 2015].

⁴ La correspondance entre la localisation des noms et les espaces géographiques constituait l'une des grandes difficultés des cartographes au début de l'époque des découvertes maritimes, par manque d'outils de navigation adéquats. Destinée à combler cette insuffisance, la surdétermination des noms assurait d'autre part l'attribution politique des territoires que l'on s'empressait de nommer. Des épisodes historiques déterminants pour l'avenir de l'Europe et du monde comme la répartition de la terre entre le Portugal et l'Espagne déterminée par le traité de Tordesillas (1494) en ont été conditionnés (Guedes 1989: 40).

⁵ La proximité entre histoire et géographie a constitué une des tendances traditionnelles de l'histoire littéraire, intéressée par le "hors-texte" qu'illustraient les "lieux d'inspiration, de production, d'édition, de réception, de traduction" (Collot 2014: 59).

⁶ Cf. aussi son article publié dans: <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html> [janvier 2015].

⁷ Dans la mesure où Lefebvre rapproche les dimensions physiques, mentales et sociales de l'espace (cf. Hubbard, Phil *et al.* 2005: 14).

⁸ <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html> [juin 2011].

⁹ Citons, entre autres titres récents de sa volumineuse bibliographie, *La matière-émotion* (1997), *Le Corps-cosmos* (2008), *La Pensée-paysage* (2011), ou sa contribution à des collectifs (A. Bergé, M. Collot, J. Mottet dir., *Paysages européens et mondialisation*, 2012).

¹⁰ Cf. Cabral, Laurel, Schuerewegen (2014).

¹¹ Cf. le titre de l'Introduction au livre par Laurent Jeanpierre, "Problèmes de survie littéraire".

¹² Cf. le chapitre "Vers une géographie littéraire" (Collot 2014: 80-85).

¹³ C'est la problématique qui intéresse le Séminaire de 2014-2015 - "Usages de la carte" - du Programme de recherche coordonné par Michel Collot et Julien Knebusch "Vers une géographie littéraire".

¹⁴ Cette dimension constitue la perspective du livre récemment dirigé par Jean-Yves Puyo et Lionel Dupuy (2015).

¹⁵ C'est nous qui soulignons, étant donnée l'importance du concept de *paysage* pour Collot.

¹⁶ Le concept de *thirdspace* (Soja 1996), apporte de nouvelles dimensions transdisciplinaires au tournant spatial (concept introduit par le géographe et écrivain E. Soja (1989)) dans le contexte critique anglo-saxon. Renforçant sa conception des êtres humains comme "intrinsically spatial", Soja insiste sur le besoin de garder notre conscience de la spatialité, en tant qu' "active participants in the social construction of our embracing spatialities" (Soja 1996: 1). D'un empan très large et rejetant les "master narratives" et les "totalizing discourses" (*idem*: 3), s'ouvrant à plusieurs tendances idéologiques, *thirdspace* interpelle notre imagination critique sur le fait géographique (*idem*: 2), visant à de nouvelles directions de recherche, inclusives: "It is a

space where issues of race, class, and gender can be addressed simultaneously without privileging one over the other; where one can be Marxist and post-Marxist, materialist and idealist, structuralist and humanist, disciplined and transdisciplinary at the same time" (*idem*: 5).

¹⁷ Cf. pour ce contexte, François Cusset (2003).

¹⁸ Westphal cite Gianni Vattimo, Pier Aldo Rovatti (éds), *Il pensiero debole*, Milan, Feltrinelli, 1983.

¹⁹ Que Westphal situe à l'avènement des découvertes maritimes.

²⁰ Le chapitre de ce livre intitulé "Le paysagiste, architecte et jardinier de l'horizon" a particulièrement retenu notre attention, en ce qu'il permet à Collot d'articuler les notions-clés de sa pensée, celle de pensée-paysage et celle d'horizon à l'édification d'un espace public, en banlieue Nord de Paris, le parc du Sausset, conçu par les paysagistes Claire et Michel Corajoud, il y a une vingtaine d'années. Collot se propose de faire la synthèse des enseignements de Michel de Certeau à propos du travail du paysagiste dans la construction de ce parc. Il organise son analyse de l'application de la notion d'horizon à la construction du parc autour de quelques notions-clés: Ciel et terre; jardiner l'horizon; restaurer la relation. Des notions qui mettent en valeur l'organisation de l'espace et le ménagement des perspectives (ciel et terre), le travail sur le sol et la valorisation des écosystèmes variés", locaux, dans le respect des savoirs paysans ancestraux. Pour Collot, l'architecte devenu paysagiste "prend le relais du jardinier".

²¹ Collot mentionne "la création, en 1989 d'un Institut international de Géopoétique et le lancement, en 1992, d'une revue, les *Cahiers de Géopoétique*, et comme l'une des hypothèses de travail issues de la géopoétique celle développée par Rachel Bouvet, dans l' "Atelier québécois de géopoétique", qui s'intéresse à la "manière dont la spatialisation conditionne la genericité du texte" (*idem*: 120) et ouvre les études de géopoétique à la critique littéraire (Collot 2014: 106).

²² Je reprends le titre d'U. Eco, *Les limites de l'interprétation* (1990) à la suite des dérives de la notion d'*œuvre ouverte* (1962).